

2. La parole de la promesse

La promesse représente un mot-clé de la « religion de l'attente » d'Israël : encore faut-il expliciter ce que veut dire « promesse » et plus précisément « promesse de Dieu » (du Dieu guide).

a) Une promesse est une parole annonçant une réalité qui n'est pas encore là. La promesse fait ainsi éclore une aspiration de l'homme à une *histoire* à venir, de laquelle on doit attendre l'accomplissement de cette promesse. Si c'est d'une promesse divine qu'il s'agit, cela indique que l'avenir attendu ne se développera pas forcément dans le cadre des possibilités inscrites dans le présent, mais qu'il jaillira de ce qui est possible au Dieu de la promesse. Cela pourra même être quelque chose qui paraît impossible selon les normes de l'expérience présente.

b) La promesse lie l'homme à l'avenir et fait éclore en lui la sensibilité à *l'histoire*. Elle ne fait pas éclore la sensibilité à l'histoire universelle en général, ni à *l'historicité* de l'existence humaine en soi, mais elle lie plutôt l'homme à l'histoire même de la promesse. L'avenir de celle-ci n'est pas l'aboutissement vide d'une transformation possible ; et l'espérance qu'elle éveille n'est pas ouverture au futur en général. C'est l'accomplissement promis qui rend possible et détermine l'avenir qu'elle instaure. Il s'agit toujours là en premier lieu « d'espérances d'histoire » (« *Geschichtshoffnungen* », M. Buber). Par la promesse, l'homme est inséré, avec son espérance et son obéissance, dans l'histoire de cette promesse ; et son existence, s'il en est ainsi, est marquée d'une forme d'*historicité* particulière.

c) *L'histoire* déterminée et instaurée par la promesse ne consiste pas en un retour du semblable, mais elle a une pente précise qui la porte vers l'accomplissement promis, encore en suspens. Cette orientation irréversible ne résulte pas de forces agissant obscurément ou d'évolutions autonomes, mais de la visée de la parole qui fait porter l'attention sur la souveraineté et sur la fidélité de Dieu. Ce ne sont pas l'évolution, le progrès et l'écoulement qui divisent les temps entre l'hier et le demain, mais c'est la parole de la promesse qui opère la coupure dans l'événement et qui partage la réalité en deux : d'un côté, celle, passagère, qui peut être abandonnée, de l'autre celle qu'il faut attendre et rechercher. Ce que ont passé et avenir, apparaît avec la parole de la promesse.

d) Que la parole soit une parole de promesse, cela veut dire : cette parole n'a pas encore trouvé la réalité qui lui donnerait sa justification ; elle se trouve plutôt en contradiction avec la réalité empirique présente et antérieure. C'est pour cette seule raison qu'à l'égard de la promesse peut naître le doute, qui mesure la parole à la réalité donnée. Et c'est pour cette seule raison qu'à l'égard de cette parole peut naître la foi, qui mesure la réalité présente à cette parole. On désigne alors comme « avenir » la réalité où la parole de la promesse reçoit son correspondant, sa réponse

et son accomplissement, où cette parole trouve ou crée une réalité qui lui soit conforme et dans laquelle elle parvienne à son repos.

e) Aussi la parole de la promesse crée-t-elle toujours un intervalle chargé de tension entre la proclamation et l'échéance de la promesse. Ce faisant, elle procure à l'homme un champ de liberté unique en son genre, où il peut obéir ou désobéir, espérer ou se résigner. La promesse vise ce laps de temps et se tient manifestement en correspondance avec ce qui s'y passe. C'est là, comme W. Zimmerli l'a bien dit, ce qui différencie la promesse des prophéties de Cassandre, l'attente *historique* ouverte par cette promesse des croyances à la fatalité.

f) Si l'on n'abstrait pas la promesse du Dieu qui la prononce, mais que l'on confie son accomplissement à la libre fidélité de Dieu, on ne trouve pas grand intérêt à systématiser avec une rigueur juridique les contraintes historiques attachées à un schéma promesse-accomplissement, que ce soit pour montrer le fonctionnement passé d'un tel schéma ou pour faire des calculs sur l'avenir. Il se peut au contraire que les accomplissements comportent bel et bien un élément de surprise et de nouveauté par rapport à la promesse reçue. C'est pourquoi la promesse ne s'éteint pas non plus en même temps que les circonstances historiques (*historisch*) ni en même temps que le matériel de représentation dans lequel elle fut historiquement reçue, mais peut se transformer - par interprétation - sans perdre son caractère de certitude, d'attente et de mouvement. S'il s'agit de promesses de *Dieu*, c'est aussi Dieu qui doit toujours être considéré comme le sujet des accomplissements.

g) On peut considérer que le caractère spécifique des promesses vétérotestamentaires tient à ceci : l'histoire d'Israël n'a pas liquidé ces promesses - ni par des déceptions, ni par des accomplissements, - mais leur a plutôt fait connaître des interprétations et des amplifications sans cesse renouvelées. Ce trait ressort lorsque l'on se demande comment il se fait que les tribus d'Israël n'ont pas procédé à un changement de Dieux lors de l'entrée dans le pays, mais qu'au contraire leur Dieu du désert, le Dieu de la promesse, est resté leur Dieu dans le pays. - En vérité, avec l'entrée dans le pays et l'accroissement du peuple, les promesses faites aux pères s'accomplissent ; et le Dieu du désert et de la promesse devient superflu, dans la mesure où ses promesses passent au stade de l'accomplissement. La sédentarité acquise dans le pays n'a plus grand-chose de commun avec le Dieu de la promesse qui avait été celui de la marche au désert. Pour maîtriser la culture agraire, les divinités locales sont à disposition. On pourrait bien dire alors que les promesses offrant aux pères la Terre Promise s'accomplissent et sont liquidées, mais que les promesses offrant conduite et protection restent en vigueur, demeurant actuelles, par exemple pour l'armée d'Israël dans les guerres saintes. Mais on pourrait dire également que le Dieu rencontré dans ses promesses reste supérieur à tous les accomplissements empiriques possibles parce que, dans tous les accomplissements, la promesse, avec ce qu'elle renferme encore, ne se trouve pas

encore en conformité avec la réalité et demeure ainsi constamment excédentaire. Les accomplissements opérés lors de l'entrée en Terre Promise ne réalisent pas la promesse au sens où ils la liquideraient comme un chèque et la mettraient aux archives d'un passé auréolé. Les « accomplissements » sont accueillis comme des interprétations, des confirmations et des amplifications de la promesse. A travers les diverses couches de la tradition transmettant la promesse, en même temps que s'accroît l'ampleur des accomplissements, la promesse s'accroît manifestement aussi, dans la commémoration interprétante. On ne voit nulle part apparaître ce que l'on pourrait appeler la « mélancolie des accomplissements ». Ce cas original d'une promesse qui poursuit son cours au-delà des accomplissements intervenus, on pourrait également le mettre en évidence en suivant la trace de la promesse au cœur de l'espoir et du désir humains. Fondamentalement, ce ne sont pas les retards de l'accomplissement et de la parousie qui provoquent des déceptions chez l'homme. De telles « expériences de déception » sont superficielles et banales et proviennent d'une vision legaliste de la promesse, faisant abstraction du Dieu qui la prononce. En fait, c'est au contraire chaque expérience d'accomplissement qui, si l'on y réfléchit comme à une expérience faite, comporte une déception. L'espoir, le désir, l'aspiration de l'homme, une fois stimulés par des promesses déterminées, portent au-delà de tous les accomplissements que l'on peut concevoir ou vivre. Celui que le souffle de l'avenir a touché, fût-ce par des promesses limitées, reste sans repos, persévérant à questionner et à chercher par-delà toutes les expériences d'accomplissement ; celles-ci prennent dans sa bouche un arrière-goût de tristesse. Le « pas-encore » de l'attente dépasse tout accomplissement intervenant « déjà-maintenant ». C'est pourquoi la réalité de chaque accomplissement intervenant déjà maintenant se présente comme la confirmation, l'interprétation et la libération d'une espérance plus grande. Si l'on fait valoir cela pour comprendre « l'élargissement et le déploiement de l'histoire de la promesse », en cherchant la raison du constant surplus de valeur de la promesse par rapport à l'histoire, on est de nouveau forcé d'abandonner un schéma abstrait promesse-accomplissement. On doit alors se reporter à l'interprétation théologique de ce phénomène : la raison du surplus de valeur de la promesse et de son constant excédent par rapport à l'histoire, c'est la surabondance intarissable du Dieu de la promesse qui ne s'épuise dans aucune réalité historique et ne trouve « son repos » que dans une réalité qui lui corresponde parfaitement.

3. L'expérience de l'histoire

Sous l'égide de la promesse de Dieu, il devient possible de faire l'expérience de la réalité comme d'une « *histoire* ». Ce que l'on peut saisir, commémorer et attendre comme une « *histoire* », se joue dans un espace que la promesse ouvre et comble, manifeste et façonne.

Les promesses de Dieu ouvrent les horizons de

l'histoire, - « horizon » ne désignant ici, selon une formulation pertinente de H.G. Gadamer, « aucune frontière fixe », mais « quelque chose dans quoi nous immigrons et qui est en migration avec nous ». Israël a vécu sous ces horizons mobiles de la promesse et a saisi la réalité dans leur champ magnétique. ...